

Philippe Michard

Notre jardin

Roman



P.O.L

Extrait de la publication

Notre jardin

© P.O.L éditeur, 1995
ISBN : 2-86744-446-2

Philippe Michard

Notre jardin

Roman

P.O.L
8, villa d'Alésia, Paris 14^e

Chuchotement

Je veux te dire les mots qui grouillent dans les couloirs de l'hôpital où se passe ce qui se passe cancer sida âge avancé défaillances polyviscérales douleurs métastases douleur dyspnée toux dyspnée crachats hémoptysie ascite œdème incontinence hémiplégie coma angoisse dépression escarres manque d'oreillers de draps de médecins le bilan du jour tu as récupéré l'examen le cliché d'hier tu l'as comparé à celui d'avant-hier les résultats d'anapath ça n'a rien donné refaire la biopsie c'est la dernière cure pourquoi ? ce n'est pas juste. Je n'écris pas pour les malades pas plus que pour les non-malades j'écris pour nous réel s'écrit pour nous.

Souffrance réelle masquée par les étiquetages vales des étiquettes insuffisance respiratoire aiguë insuffisance cardiaque insuffisance de moyens anti-

corps antinoyaux antisens signe objectif manifestement indiscutablement le problème est tel. Au premier plan respiratoire au premier plan la souffrance est telle ce qui importe aujourd'hui ce qu'il faut faire aujourd'hui la souffrance.

Le sang j'ai saigné perdu beaucoup de sang. Ça va. Ça va. Je n'ai plus mal. Plus mal du tout. Ça va très bien. C'est fini. Ça ne tiendra pas longtemps mais peut-être, qui sait c'est une affaire de jours, de mois, d'heures ; vous pouvez rester cette nuit si vous voulez.

Merci. Merci. Vous avez été franc. Merci de nous l'avoir dit tout de suite. J'ai confiance en vous. J'ai confiance. Ah, c'est vous que j'attends. Non, je ne veux pas. Je suis très mécontente. Très mécontente. Je suis fâchée contre vous. Vous mentez. Vous m'avez menti... Oui ça va. Un peu essoufflé un peu fatigué. Je n'ai plus faim. Non, pas fort. Pas fort pas fort. J'ai vomi. Diarrhée sanglante. Plus de selles depuis ? Est-ce que vous avez des gaz ? Mon ventre. Des matières. Pas une tumeur. Un cancer. C'est possible. Infiltrant bourgeonnant en cuirasse. Je veux qu'on me dise. Je veux savoir. Parlez-moi français. Du français simple pour la classe de maternelle c'est mon niveau...

Beaucoup mieux. A quand la quille. Je veux sortir. Mon enfant, je dois m'en occuper.

Elle a quatre-vingt-treize ans, quatre-vingt-dix-huit. Elle ne peut rester seule. Pensez-vous, je travaille. Je ne peux pas m'en occuper. Je peux m'en occuper. J'ai tout fait pour m'en occuper. Je n'en peux plus. Pour vous c'est facile. Pour vous c'est un numéro.

Celle-là est psy. Il souffre mais. Il crache du sang mais. Elle est paraplégique mais. Ce n'est pas une raison pour nous emmerder.

Je pense à mon ventre. Il faut que je pense à mes enfants. L'hôpital c'est une chose. Pense à autre chose. Fais autre chose. Détends-toi. Musique peinture sur soie planche à voile écoutez Mozart. Vous profitez du soleil ? Et le moral. Mets des gants. Faites attention à mon sang. Je sens la crise. J'ai peur que ça recommence. J'ai maigri de quinze kilos, de trente kilos. Cent dix kilos. La balance est cassée. La fenêtre n'ouvre pas. Le chirurgien n'est pas passé. Il faut rappeler. Tu as ponctionné ? Tu as pu la piquer ? Il est sous traitement depuis. Il est toujours fébrile. Elle va mourir. Madame J ça y est. Monsieur K ça y est. Monsieur J est revenu il faut

le transférer il faut le transfuser il faut le ponctionner on n'a pas le choix il faut le faire j'étais là à neuf heures il n'y avait rien et à dix heures que s'est-il passé ? c'est intéressant c'est passionnant quelle histologie ? c'est rare dans ce contexte c'est assez classique dans ce contexte il fallait s'y attendre l'important pour vous Ce que je voudrais Si vous voulez Vous savez ce qu'il vous reste à faire J'ai sonné Elle est couchée sur la sonnette Merci Il faut répondre. Il faut appeler. La souffrance doit être partagée. Le bonheur doit être partagé. La quantité de souffrance. La quantité d'énergie. La quantité de jouissance. Sens. Sens... Ce devrait être ici une porte pour te parler. Rien n'est prévu que notre rencontre au jardin des délices quand ce sera fini si cela finit.

Matin

C'est ici que tout commence, un homme marche sur le trottoir, sa peau est blanche, noire tripaille intérieure, il bande, il sue de désir sur la route qui le mène travailler. Il serre le col de son manteau de cuir, sa mallette de soignant technique, sa palette de sérieux mais rien d'autre ne l'occupe que de plonger sa main entre les cuisses. Ne fais pas semblant homme, ne nous parle pas de morale, cochon sauvage, animal de calcul et de rut.

Le trottoir gris est sous ses pieds, les moteurs râlent et disparaissent, les freins sifflent, il traverse cette rue au feu rouge, regarde sans la voir l'enseigne bleu électrique du coiffeur. Son avenir est tracé dans la ville bigarrée par le nom de Bobby, Bobby Need l'espataré, le baraqué, l'inconscient porteur de valise, lécheur, voyeur, pétrit vaguement son pain de vivre.

Il n'ira pas loin. Tant sont allés si loin pour revenir au point de rien. Je dois décrire ce point de rien car il y est heureux. Heur dans les gestes de Bobby Need qui marche en héros dans la rue. Il

y a des Mercedes avec des femmes en lunettes noires. Il y a des moments de lumière. Chaque pas est différent. Ils mènent B. à l'hôpital. Le lieu du travail. Il y fait bon vivre. On accède aux vestiaires par un passage de béton recouvert de tôle ondulée depuis qu'un homme est tombé en sautant du huitième étage. Il s'est arraché le bras sur la grille. Plusieurs l'ont fait, ils ne sont pas tous morts ; ce sont des histoires que l'on raconte dans l'hôpital. Des histoires de chasse. Les blouses ne sont pas toutes propres, celle de Bobby surtout, qui est négligent. Si personne n'est là pour lui parler d'une tache de sang ou de café qui fait mauvais effet, il garderait sa blouse un mois sans le remarquer. C'est ici qu'on change les blouses, au bout du couloir des vestiaires. On s'y croise. Tout le monde ou presque se dit bonjour. Le vif du sujet ne vient qu'après les ascenseurs, dans le service, derrière les portes. Les malades sont derrière les portes. Il ne faut pas traîner derrière les portes. Personne n'est à la fois devant et derrière les portes, partage des eaux, face à face. Bobby borde le lit de Madame Subtile. Mariette Subtile est une Martiniquaise maigre qui est hospitalisée parce qu'elle a de la fièvre et depuis quelques jours elle ne peut plus bouger son bras. Elle souffre d'une toxoplasmose cérébrale à cause du sida. Elle est

souriante, reconnaissante. Bobby prend soin d'elle. Il arrange ses oreillers, défroisse les plis du drap. Il faut savoir prêter attention à cette petite chose, les plis du drap, et ne pas fuir quand le sang inondera le lit sans plus pouvoir coaguler. Les plis du drap, alors, ne sont plus un problème. Il faut nettoyer tout ce sang et consoler Mariette Subtile. Il faut lui dire que tout va bien, que la fièvre tombera à nouveau quand le traitement sera institué. Les enfants de Mariette sont moins patients. Une de ses filles vient d'accoucher et le bébé est déjà en réanimation. Les gens ont des malheurs ne peut s'empêcher de penser Bobby Need qui, le soir, hurlera de plaisir sur sa motocyclette noire. Les chambres s'ouvrent sur beaucoup de lumière, quelques grands arbres nous séparent de la ville. Un autre malade est énorme, essoufflé, intelligent, orgueilleux ; il ne peut faire plus de trois pas malgré l'oxygène et ses jambes sont pourries par le diabète. Il paraît trop lucide, et Bobby évite de le regarder de près.

Pour s'en défendre, il y a les horaires, les mots. Nous sommes trempés dans une dégoulinade permanente de mots imprécis et jargonneux qui démarquent la ligne. Bobby a couché avec une malade. Une toxicomane maigre aux yeux bleus qui sentait la pomme. C'était la nuit. Il accompa-

gnait l'infirmière dans son tour. Une malade obèse avait une telle diarrhée qu'ils avaient dû changer toute la literie et laver par terre. Il faut apporter les draps et l'alèse nécessaires, déborder un côté du lit et s'en servir pour enlever le plus gros en poussant la malade sur son flanc de l'autre côté. Puis on nettoie soigneusement tout le dos de l'énorme corps gras, quand ce côté est propre on place et borde les nouveaux draps et l'alèse, qu'on repousse le plus loin possible sous la malade, en prenant bien garde à ne pas tout salir sur le côté encore souillé. Ensuite la grosse dame est basculée complètement sur le côté propre. Elle gémit, mais ne se plaint pas vraiment, c'est bon d'être nettoyée, elle est pleine de gratitude. Elle dormira mieux après. Et on finit le lavage ; les draps souillés sont débordés de l'autre côté et ramassés en sac, on récupère sous le grand corps les draps propres qu'on va border. Quand c'est fini, Bobby remonte le drap de dessus et la couverture. Comme les gants étaient trop petits il a de la merde sur l'avant-bras droit, ça n'a jamais tué personne. La grosse dame est morte la nuit même. Elle pesait cent trente kilos. Il a fallu faire la toilette une dernière fois, fermer les yeux, entourer la tête avec un bandeau pour que la bouche ne bâille pas. Nous l'avons habillée avec une chemise de nuit à

fleurs qui était bien difficile à enfiler. Cette nuit il a fait l'amour avec la toxicomane aux yeux bleus parfumée à la pomme. Il ne faut pas prendre le désir de mort trop à la lettre. On avait dit à Bobby Need que cette toxicomane était suicidaire. Elle s'appelait Arielle Vital.

Les sensations de parfum et de sueur, les images d'Arielle persisteront longtemps. Il la revoit dehors, dans les jardins publics. Elle lui a présenté son fils, petit gars de quatre ans haineux à l'égard de l'homme jeune qui touche sa mère. Il se garde depuis de coucher avec les malades à cause du sida. Pourtant, le sida a amené des jeunes, surtout des hommes avec lesquels il sympathise. L'un d'eux lui a offert une pile de livres d'art avant de mourir, il a du mal à tout faire tenir sur la moto. Un maçon italien avec un cancer du poumon lui porte sans cesse des pizzas. Il est souvent heureux en quittant l'hôpital.

Elle était sortie de sa chambre à une heure pour dire qu'elle n'arrivait pas à dormir. Il l'avait accompagnée en expliquant qu'on ne pouvait pas lui donner d'autre médicament. Ils se connaissaient déjà bien. Ils se retrouvaient tous les soirs pour de courtes conversations compréhensives. Il s'était assis au bord du lit :

« Tu vas dormir ? »

– Oui. » Elle souriait dans la pénombre de la chambre, ses yeux brillaient, son corps était fin. Il caressait sa main. La mort, c'est une histoire à dormir debout, pour faire tenir tranquilles les enfants. Le velours du sexe en plaisir est un sentiment plus tangible. Bien sûr Arielle mourra aussi, mais peut-être beaucoup plus tard.

Ce velours tremblant de mouillure, chose tendre, proximité, affinement extrême de la ligne d'autre, nid subtil où entrait son sexe, au centre du corps d'Arielle déployé, qu'il ramenait à lui, en travers du lit elle assise, lui debout, qui la tenait par les épaules, ils avançaient dans la jouissance.

Les jours fuient si pareils qu'on ne peut pas les dénombrer mais cette date eut une pierre blanche.

Matin

Le matin, entre huit et neuf heures, le parking de l'hôpital se remplit peu à peu. Les voitures se garent. Certains viennent à moto, d'autres à vélo ou à pied. Tous convergent dans le parking vers le passage couvert qui mène aux vestiaires. Ils se hèlent, font quelques pas ensemble, ou s'ignorent, gardent la tête dans les épaules, n'ont pas envie de parler. Ils embarquent. Dedans, les mots échangés se font plus denses, la conversation devient obligatoire. Devant les ascenseurs nous nous regardons. Un déclic, on prend des nouvelles d'un malade ; on s'étonne qu'il soit vivant, qu'il soit mort, on ne s'en étonne pas. On s'y attendait. La montée ne laisse place qu'à peu de mots qu'il faut dire. Nous nous touchons avec ces mots, nous nous reconnaissons. Il regarde toujours les jambes des femmes. Il pousse la porte de l'ascenseur à l'étage. L'embarquement s'achève dans la traversée du couloir jusqu'au milieu ; salles de soins, secrétariat, bureaux, téléphones. Quand Bobby passe devant les chambres, il lui arrive de répondre à l'appel d'une sonnette

avant d'avoir posé ses affaires ; parfois, quatre ou cinq en même temps. Les malades nous emmerdent. Aujourd'hui, c'est Mariette Subtile ; il entre dans sa chambre et sourit en posant à l'entrée son sac de moto et le casque. On met un masque et une casaque parce qu'elle n'a plus du tout de globules blancs ; elle n'a plus beaucoup de globules rouges non plus, mais l'anémie ne se voit pas sous la peau noire qui paraît grise. Ce qui manque le plus ce sont les plaquettes qui permettent au sang de coaguler quand il faut. Ce matin, elle saigne du nez abondamment, le sang se répand dans l'arrière-gorge et sort par la bouche. Le danger c'est qu'elle ne parvienne pas à déglutir normalement à cause de l'abcès cérébral et ce sang dans la gorge qui inonde la trachée et les bronches empêche Mariette de respirer. C'est ce qui la gêne en ce moment. Bobby l'a compris. Il lui explique qu'il a compris. Il va appeler l'infirmière pour essayer d'arrêter ça avec des mèches hémostatiques dans les narines. En attendant il l'aide à s'asseoir et essaye de la nettoyer, mais il y en a trop, ça sort par tous les bouts, Mariette tousse, elle projette des taches de sang sur le mur. Elle ne parle pas bien français. Plutôt créole, mais c'est surtout du silence, de la résignation, de la reconnaissance, pour un rien parfois, surtout avec les médecins. Il lui dit de se calmer. Il l'installe tant

- « Je rêve que je suis au jardin.
– Et puis ?
– Et puis je me réveille.
– Et... ?
– Et je suis au jardin.
– Magnifique ! Et les autres ?
– Ils meurent en grand nombre, ils meurent tous.
– Tous ? Ils meurent tous ? Mais ça n'a pas de sens !
– Non, pas de sens. Ça n'a aucun sens. Ils souffrent ils meurent. Ils souffrent ils meurent ils souffrent ils meurent ils meurent ils ne souffrent plus. Aucun sens.
– Les autres meurent tous et ça n'a aucun sens ?
– Oui, ils meurent tous, eux, ceux-là, les autres.
– Eux ou nous ?
– Tu as raison. Il s'agit de nous. »



75 F
936186-5
ISBN : 2-86744-446-2
1-95



DIFFUSION C.D.E.
DISTRIBUTION SODIS